

CHAPITRE I

Un petit pincement au cœur, familier et pas désagréable, accompagnait cet atterrissage sur l'aéroport de Nice. Par le hublot Patricia voyait défiler la mer sous l'aile du 747 en provenance de Mexico City. L'aéroport de sa ville natale, dont l'éperon farouche pourfendait la mer, l'impressionnait toujours. On n'était plus qu'à quelques mètres au-dessus de l'eau, soudain, le choc sourd des roues sur la piste ébranla ses os. Elle reprit sa respiration, émue, quelques gouttelettes d'angoisse encadraient son front lisse et bronzé. Elle croisa les jambes, notant au passage que l'angoisse peut aussi être synonyme d'excitation...

Les premiers voyageurs descendaient déjà de l'appareil, dans une heure elle serait chez Lydia, sa sœur, elle lui raconterait le tournage et ses intermèdes coquins...

Elle se leva, récupéra le sac contenant le cadeau pour sa sœur, et s'engagea dans l'allée. Elle fut bientôt ralentie dans sa progression par la lenteur d'un maladroit qui avait coincé un sombrero 'spécial touriste' entre deux sièges. Un homme d'une trentaine d'années, barbu et dégarni, était encore assis, le visage juste au niveau des fesses de Patricia. Elle était sûre qu'il avait vu la marque de l'émotion de l'atterrissage soulignant son entrecuisse. Il avait maintenant les yeux fermés et ses narines palpaient au rythme des effluves musqués que Patricia dégageait, celle-ci s'en aperçut, ce qui renforça son excitation, au grand bénéfice du gourmet. Finalement l'allée se dégagea et Patricia, dont les seins sem-

blaient maintenant percer la fine étoffe de son T-shirt, s'avança, non sans avoir au passage effleuré en un geste innocent et involontaire la bosse de soie sauvage ornant le pantalon de l'homme. Celui-ci lui lança un regard reconnaissant et appréciatif, un nouveau fantasme s'ajoutant à son catalogue.

Sur la rampe de l'avion, le soleil d'août l'éblouit, elle ne remarqua donc pas la grêle ombre noire qui la suivait.

Encore une fois l'attente en douane ! Patricia était confiante, à part l'obligatoire bouteille de Mescal et son minuscule hôte, elle n'avait rien à cacher, si ce n'est cette figurine de jade soi-disant authentique, vendue à tous les membres de l'équipe de tournage par de vieux mexicains rusés, et qui n'était probablement qu'une vulgaire réplique. De toute façon chacun sait que la douane de Nice n'a de douane que le nom.

— Mademoiselle, veuillez ouvrir vos valises s'il vous plaît.

— Mais je n'ai rien à déclarer !

— Vérification de routine.

C'était un de ces jeunes douaniers stagiaires qui voulait sans doute se faire remarquer par ses supérieurs ou profiter un peu plus longuement de la vue de cette jeune et brune beauté de vingt-six ans.

C'est bien ma veine ! Pensa Patricia.

Docile, elle ouvrit ses valises, énervée par ce contretemps, ne voulant faire attendre sa sœur dans l'aérogare. Le douanier commença à fouiller dans ses valises, s'attardant plus que de mesure sur les petites culottes brésiliennes et sur les rares soutiens-gorge de dentelle. Souriant d'un air imbécile, il plongeait et replongeait les mains dans les dessous af-

friolants, comme pour s'imprégner de cette débauche d'érotisme.

— On ne va pas y passer la journée ! Lança Patricia.

— Ne vous énervez pas mademoiselle je ne fais que mon travail.

— Vous faites votre travail ! Moi j'appelle ça du voyeurisme ! Je vais vous donner l'adresse du fournisseur, votre copine pourra s'en acheter et ça vous travaillera moins !

— Madame, votre sac s'il vous plaît.

C'était une auxiliaire féminine qui avait parlé. Patricia se retourna, surprise. L'auxiliaire lui prit son sac des mains et commença à le fouiller, longuement, fixant Patricia dans les yeux ; sa main tomba sur la figurine de jade, qu'elle sortit du sac.

Derrière Patricia les autres voyageurs s'impatientsaient, mais une silhouette noire qui suivait la scène avec intérêt avait sursauté en même temps que Patricia lorsque l'auxiliaire avait plongé la main dans le sac.

— Veuillez me suivre s'il vous plaît.

Patricia obtempéra. La croupe de l'auxiliaire ondulait et aguichait, son uniforme des douanes tendu par des cuisses rebondies et des fesses parfaites. Une lueur d'amusement passa dans le regard de Patricia, cet uniforme ne lui allait décidément pas, elle l'aurait plutôt vue en hôtesse de l'air ou en serveuse de restaurant chic. Elles se dirigèrent vers un bureau « Privé », l'auxiliaire s'effaça devant elle. Patricia se retrouva dans un bureau aveugle, spartiatement meublé d'une table nue, sur laquelle des menottes luisaient dans la lumière crue. Au fond de la pièce une armoire cadenassée défiait Patricia de toute son austérité, à droite, non loin de la table vissée au sol, un fauteuil de cuir marron aux accoudoirs usés com-

plétait le mobilier de la pièce. Patricia commençait à se sentir oppressée, emprisonnée, sa colère initiale était maintenant tombée pour faire place à une crainte certaine.

La statuette avait-elle été volée au musée de Chapultepec ou bien dans un de ces nombreux sites archéologiques cachés au plus profond de ces impénétrables forêts de sapotilliers ?

Pourquoi l'auxiliaire avait-elle gardé son sac ?

Où était-elle allée ?

La poignée tourna, l'auxiliaire entra, ferma la porte à clé derrière elle, et toujours sans un mot posa le sac de Patricia sur la table. Elle le vida. Patricia ne pipait mot, inquiète. L'auxiliaire inventoria une statuette, un passeport couvert de visas, 1540 dollars, une brosse à cheveux, trois cartes de crédit, un miroir, un paquet de Kleenex, un carnet d'adresses contenant plusieurs cartes de visite, deux Parker et enfin deux objets lourds enveloppés de toile de jute et qui tombèrent sur la table métallique avec un bruit inquiétant.

Patricia interpella alors l'auxiliaire espérant faire diversion.

— De quel droit fouillez-vous mes affaires ? Et pourquoi m'avez-vous amenée ici ? Répondez !

— Du calme mademoiselle, ceci n'est que pure routine.

— Routine ? Fouiller les affaires intimes des gens après les avoir séquestrés, pour vous, c'est de la routine !

— Il est vrai que ceci a l'air très intime, mademoiselle. Répondit l'auxiliaire en démaillant l'un des deux objets tombés sur la table.

Le regard de Patricia se posa sur un phallus d'obsidienne aux dimensions impressionnantes. Pa-

tricia l'avait fait tailler, ainsi que son jumeau, par un artisan mexicain de la Zona Rosa de Mexico. Elle avait dû insister plusieurs fois pour qu'il y consente, et ce n'est qu'au bout d'une semaine qu'il lui avait téléphoné à son hôtel pour lui dire qu'il acceptait. Son attente fut récompensée quand, quelques jours plus tard, il lui présenta les deux jumeaux de vingt-cinq centimètres dont l'aspect était si réel que l'on n'osait y croire, ce n'est qu'au creux des paumes que la différence se faisait sentir, leur poids était révélateur, ainsi que leur température loin des trente-sept degrés habituels. Patricia eut une autre surprise lorsqu'un rayon de soleil les frappa, de noirs ils devinrent dorés, le soleil coulant dans la lave pétrifiée. Patricia paya sans hésiter le prix demandé, elle s'était préparée à payer beaucoup plus, de telles merveilles n'avaient pas de prix.

— Nous procédons toujours à ce genre de fouille lorsqu'une personne est soupçonnée de passer de la drogue !

— Quoi ! De la drogue moi ! Vous délirez ! Je n'y touche jamais ! Ecoutez, je reviens d'un tournage exténuant, tout ce que je veux c'est aller chez ma sœur et prendre quelques semaines de repos avant le prochain tournage.

— Déshabillez-vous.

— Je refuse.

— Très bien, nous allons vous garder ici pendant plusieurs jours, Répondit-elle sèchement.

— C'est bon, c'est bon, je ne tiens pas à m'éterniser ici.

Patricia enlève son T-shirt, révèle un buste parfait, couleur de miel, orné d'aréoles brunes et gonflées. L'auxiliaire le retourne, inspecte les coutures, et va même jusqu'à y enfouir le nez.

Son regard tombe sur le jean blanc, signifiant qu'il faut l'ôter. Patricia s'exécute, dandine de la croupe, le jean semble avoir été peint sur elle tant il épouse ses formes. Le pantalon tombe enfin à ses pieds, comme à regret d'avoir quitté ce corps de déesse. L'auxiliaire le ramasse d'un geste précis et professionnel, tout en regardant le spectacle offert. Patricia est de face, ses seins hautains la narguent, le ventre plat au nombril délicatement dessiné semble tout naturellement conduire à une toison brune, bouclée et fine qui apparaît sous la fine dentelle du minuscule slip blanc, tranchant érotiquement avec la peau cuivrée de la strip-teaseuse improvisée.

L'auxiliaire, toujours sans un mot, retourne les poches une à une, lentement, tandis que Patricia sent un courant d'air sournois lui lécher les seins, durcir les mamelons, tendre la peau. C'est bien le moment de t'exciter ma grande, pense-t-elle, tandis que l'auxiliaire, méticuleuse, accomplit sa tâche.

— Les chaussures.

Patricia a envie de les lui balancer en pleine figure, mais se ravise, elle n'est ni en tenue ni en position pour défier sa tortionnaire. Elle les lui envoie du bout du pied, le raclement des semelles sur le carrelage se répercute sur les murs vides, ajoute au malaise de Patricia, qui s'imagine déjà en prison pour un crime dont elle est innocente, et tout cela à cause de cette...

— Le slip.

— Non mais vous ne croyez pas que vous allez trop loin, explosa-t-elle, j'ai des droits, et puis d'abord de quoi m'accuse-t-on ?

— Trafic d'héroïne.

— Mais c'est faux ! Et puis d'abord où pensez-vous que je pourrai cacher de la drogue, vous avez tout fouillé !

— Les femmes ont les moyens de cacher des tas de choses.

— Vous ne pensez tout de même pas que...

— Votre slip, ensuite retournez-vous et prenez appui des deux mains sur la table.

Patricia, muette de stupeur s'exécute. Elle fait glisser son slip le long de ses interminables jambes dorées, se retourne et prend appui sur la table, soumise. L'auxiliaire la force à tendre les pieds en arrière pour ouvrir le compas de ses jambes, Patricia se trouve en équilibre instable, les membres écartelés, la croupe relevée, elle ne peut lâcher une main sans risquer de tomber, son moral est au plus bas lorsqu'elle sent un doigt se poser sur sa rosette.

Un réflexe qu'elle avait pourtant dominé depuis longtemps la fait se contracter. Le doigt scrutateur se veut insistant, la pénétration suit, lente, profonde, minutieuse mais douce, experte. Le doigt roule entre les muqueuses souples, Patricia mord sa lèvre inférieure, mais pas de douleur... Elle sent un deuxième doigt fousseur rejoindre le premier, explorant les parois maintenant distendues. Patricia laisse, bien malgré elle, échapper un soupir ; elle espère aussitôt que son agresseur le prendra pour un gémissement de douleur. L'inspection semble durer une éternité. Un peu plus bas, les pétales de sa fleur préférée se couvrent d'une rosée parfumée et bien involontaire, son esprit est vide, elle n'est plus qu'un corps, sauvage, irraisonné, soumis à une volonté étrangère plus forte. Les doigts se retirent par saccades, tristes de la tâche trop facilement accomplie. Patricia commence à reprendre ses esprits... pour aussitôt céder plus bas aux mêmes doux envahisseurs. Cette fois-ci la pénétration est plus franche, encouragée par l'émoi de la première pénétration. Elle ne peut comp-

ter les doigts, submergée par un désir fou qui a remplacé insidieusement sa colère, sa haine, sa révolte. Les doigts vont et viennent de plus en plus rapidement, inondant de miel ses cuisses largement écartées, remontant au plus profond d'elle puis faisant mine de la quitter pour revenir en caressant au passage ses pétales qui sous le joug du dompteur ont doublé de volume. C'est presque toute une main qui pétrit maintenant l'intérieur de son volcan, explorant délicatement les moindres recoins de sa fente largement offerte. Que ne peut-elle libérer une main pour caresser son bourgeon en feu, vibrant de désir inassouvi.

Comme pour répondre à ses pensées, une main se pose sur sa toison, un index pervers déride son petit hussard fébrile, tandis qu'elle sent des lèvres se poser sur son oeillet rubicond alors qu'une langue experte en fouille les moindres replis.

Fini la suspecte et l'auxiliaire des douanes glaciale, deux fontaines de désir les ont remplacées. L'atmosphère s'alourdit, une odeur de musc et d'amour plane dans la pièce, la transformant en un temple voué à la luxure et à l'amour.

Patricia sent maintenant une courte chevelure en brosse lui chatouiller l'intérieur des cuisses, elle regrette les lèvres amoureuses, mais aussitôt les doigts quittent son sexe ruisselant et deux mains se posent sur ses fesses brûlantes, et d'un geste à la fois autoritaire et doux retournent Patricia.

Surprise ! Le regard de Patricia se pose non plus sur une auxiliaire des Douanes françaises mais sur une Vénus sortant des eaux !

Patricia n'en croit pas ses yeux, comment a-t-elle pu se déshabiller aussi vite ! Comme par magie ! Fini son identité officielle.

— Léa, fit l'ex-auxiliaire, répondant ainsi à la question muette de sa saphique ex-victime.

Léa prend Patricia dans ses bras, leurs lèvres, leurs seins, s'unissent en une commune passion. Les mains explorent les corps, Patricia fait glisser ses paumes sur le dos de soie de Léa, pour ensuite descendre sur les fesses musclées, massant celles-ci et les quittant enfin pour empoigner d'un coup le sexe avide de Léa qui, envoûtée, pousse un râle de bonheur, les yeux fermés, une main sur les reins de Patricia et une autre sur la nuque aux courtes mèches bouclées. Patricia entraîne sa complice vers le fauteuil, où elle la pousse, une jambe sur chaque accoudoir, et, agenouillée devant elle, entame un hommage buccal et labial. Léa, la tête renversée, les yeux clos, se pétrit les seins, tandis que Patricia ouvre les grandes lèvres gorgées d'envie et y introduit une langue fougueuse et experte, tout en malaxant de sa main libre sa propre intimité.

Léa écarte les jambes au maximum tout en lançant son bassin en avant pour faciliter l'introduction de Patricia, qui mordille sa toison, enroule la langue autour de son bouton de plaisir, avale les replis secrets, se sert de sa langue comme d'un mini phallus, aspire l'abondante cyprine de sa compagne, l'agace du nez, frotte ses joues sur un sexe à l'agonie. Le plaisir de Léa monte par vagues successives et toujours plus fortes, tandis que Patricia roule de la croupe, anéantie par le plaisir que lui apporte sa caresse intime. Enfin Léa jouit en un hurlement rauque tout en inondant le visage de la belle dévoreuse à la peau hérissée de désir inassouvi.

Léa prend alors dans ses bras la tête de Patricia et la place contre son opulente poitrine, en un geste d'amour et de gratitude. Patricia, toujours insatisfaite se laisse faire, étreignant à deux mains son amande

en fusion. Elles restent ainsi, un long moment, s'imprégnant de leur parfum d'amour.

— Attends un instant, dit Léa. Elle se dirige, nue, déesse grecque, vers la table, caresse au passage le godemiché d'obsidienne, prend une clé dans son sac, se dirige vers l'armoire cadenassée et l'ouvre.

Patricia n'en croit pas ses yeux, à l'intérieur de l'armoire un assortiment complet issu des meilleurs sex-shops d'Amsterdam : corsets de cuir, fouets, cagoules, menottes, guêpières, godemichés de toutes tailles et de toutes formes, boules de geishas etc. Léa se retourne, splendide d'aisance dans sa nudité féerique.

— Confisqués, fait-elle, clin d'œil à l'appui.

Où était donc l'auxiliaire revêche et stricte, avait-elle d'ailleurs jamais existé ?

Elle fourrage dans l'armoire pour finalement en extirper un énorme double godemiché fixé à une ceinture de cuir. De part et d'autre de la fine bande de peau noire se dressent deux gigantesques phallus de latex.

Léa s'accroupit soudain, les genoux largement écartés, et en un mouvement volontaire et souple s'enfonce le simulacre de pénis dans un gouffre largement accueillant. Elle se relève lentement, savourant son geste, la tête penchée en arrière, les yeux clos, les lèvres entrouvertes, le souffle court. Un orgasme wagnérien la submerge et l'engloutit. Au bout d'une longue et silencieuse minute pendant laquelle Patricia joue à la perfection et avec délice son rôle de voyeuse, Léa se tourne enfin vers elle, et, la fixant droit dans les yeux s'avance, les mains derrière le dos, nouant la ceinture. Patricia a les yeux rivés sur l'objet dressé venant résolument à sa rencontre.

Léa s'agenouille devant Patricia, le haut du simili-sexe ballottant de façon incongrue entre ses seins, pose langoureusement ses lèvres sur la toison offerte, et l'embrasse longuement, exploratrice, sexonaute accomplie. Des mains naviguent sur des cuisses extasiées. Patricia plaque la tête butineuse sur elle, pour approfondir ce baiser, la corolle s'ouvre, avide, la sève s'écoule abondamment. Le clitoris s'élève, rejette sa douce cagoule rose, il vibre, impatient. Léa rompt le baiser, et en un seul mouvement se redresse. Le pal impudique hésite une seconde à l'entrée de cette caverne embrasée, et soudain, d'un coup de rein puissant Léa s'enfonce jusqu'à la garde dans l'invite soumise.

Un va-et-vient puissant et soutenu pilonne l'ancre de Patricia : à chaque fois que le pal touche le fond de sa matrice, son frère siamois offre le même plaisir à la violeuse improvisée. Patricia aspire goulûment les seins ballottant contre son visage métamorphosé par la jouissance. Léa empoigne les reins de sa victime consentante et la pilonne de toutes ses forces, se retournant ainsi elle-même la politesse. Ses fesses vibrent sous l'effort. Patricia dans un élan de pure lubricité lui enfonce un doigt mutin dans l'anus, Léa pousse un cri de surprise, et emprisonne aussitôt l'intrus dans un étau de chair souple. Le plaisir suinte à flots des deux femmes, ajoutant un clapotis érotique, elles luttent maintenant pour conserver au fond d'elles-mêmes les souches à plaisir ; car si l'une se referme trop fort sur sa proie, l'autre se voit arracher son frère siamois. Les muscles vaginaux sont embarqués dans un body-body forcé et endiablé, les spasmes et les convulsions s'enchaînent, toujours plus rapides, toujours plus intenses, la force de leur désir les submerge, elles ne sont plus que deux sexes aveugles et fous.